

Rencontre avec l'auteur des « Mains gamines », lauréate du prix Wepler, pour qui la fiction « recouvre instantanément la réalité »

Le froid a glissé des montagnes avec le soleil couchant. Valence a changé de climat d'un coup. Les passants relèvent leur col et hâtent le pas. De l'autre côté du souterrain qui sépare le centre-ville du quartier haut, Emmanuelle Pagano attend, emmitouffée dans son anorak, chaussures de marche aux pieds. « L'hiver commence, dit-elle en fronçant le nez, contente. Il tombait des flocons sur la route. » Elle arrive d'Aubenas, en Ardèche, où elle habite et où elle enseigne les arts plastiques au collège. Elle vient chercher son fils Silvère pour le week-end. « Ça vous embête s'il discute chez lui ? Je n'aime pas parler dans les cafés. J'ai l'impression que les gens écoutent tout ce qu'on dit. » Silvère est inscrit au lycée d'ici pour l'option cinéma. Il a bientôt 18 ans. Techno hardcore dans son minuscule appartement. « Tu peux juste baisser un peu ? » Emmanuelle Pagano tire soigneusement la porte de la pièce du fond. Installe des coussins par terre.

« Je suis un peu fatiguée », avoue-t-elle. Elle était en Alsace la veille, à Erstein, pour le prix qu'un jury de lycéens et de collégiens a décerné à son dernier roman *Les Mains gamines*. Et à Paris avant, pour un autre prix : le Wepler-Fondation La Poste. « J'étais vraiment contente, raconte-t-elle. Ça a été un beau moment. Mais si je suis honnête, je dois avouer que je me suis senti plus à l'aise avec les élèves d'Erstein. Je ne fréquente pas les brasseries, les soirées. Ce n'est pas vraiment mon monde. »

Son monde, il est tout entier dans ses livres. Un monde de solitude, de temps sec, de temps glacé, d'eau, de pierres, de terre. Un monde bruisant d'arbres, de bêtes, envahi de sauvagerie calme. Un

monde de tristesses lentes et de rages contenues. Un monde de souvenirs enfouis dans la peau, d'instinct, d'odeurs.

Les pages d'Emmanuelle Pagano ont une charge d'évocation très troublante. Tout s'y rejoint. « J'ai du mal, explique-t-elle, avec les personnages. Et je n'aime pas non plus les métaphores gratuites. Du coup l'univers porte tout, s'emporte en tout. » Des destins font hier dans cette friche vivante. Des histoires de femmes seules et d'enfants qu'on élève comme on peut, d'entrées dans la folie, de viols, de hontes qui durent, de vies nouvelles aussi qu'il faut bien supporter.

Vie inquiète

« Je n'invente rien, dit-elle en chassant, une à une, les questions comme des mouches. *Autobiographie ? Allons, la biographie ne se trouve jamais là où on croit qu'elle est.* » Elle est née à Rodez en 1969. Des origines paysannes, enracinées en

Aveyron. Sa mère est institutrice, son père gendarme. La famille s'encasernait dans des villages du Sud. « J'ai eu des parents unis, une enfance heureuse, insiste-t-elle. Mais c'était plus fort que moi : je m'ennuyais. Alors, je m'isolais pour "penser". J'arrangeais les choses pour qu'elles me conviennent, j'inventais, je réinventais, avec des morceaux de rêve, des épluchures de temps. »

Emmanuelle est plutôt bonne élève. Après la fac à Montpellier, elle passe l'agrégation. « Je voulais devenir enseignante, car je pensais que cela laissait beaucoup de liberté. Je me suis bien trompée. » A 32 ans, sous le nom d'Emma Schaak, elle publie *Pour être chez moi* (éd. du Rouergue, 2002), un premier roman très proche de la vie inquiète qui est la sienne à ce moment-là. « Mais à peine était-il sorti que tout avait déjà changé, j'avais rencontré quelqu'un. Je n'étais plus seule avec mon fils et ma fille. J'ai compris que



OLIVIER METZGER POUR « LE MONDE »

la fiction recouvrait instantanément la réalité. » Mariage. Années de couple dans le Vercors puis sur le plateau ardéchois. « Là-haut, on est plein vent, pleine neige. » Après Silvère et Lola viendra un petit Paul. D'autres livres aussi. Le pseudonyme de Schaak, elle l'avait choisi en fidélité à une ancienne histoire

d'amour. Désormais son nom de plume sera son nom d'épouse : Pagano. Et il ne servira qu'à cela.

Pas devant les gens paraît en 2004, aux éditions de la Martinière. Suivront *Le Tirailleur à cheville* (POL, 2005) puis *Les Adolescents troglodytes* (POL, 2007). Des textes qui font de ses tricotages du fortuit autant

d'échappées belles. C'est le cas de cette petite nouvelle, *Le Guide automatique*, éditée au début de l'année par Librairie Olympique. « C'est un rêve que j'avais fait. Dans une ferme, derrière la porte d'un local oublié, se tenait un vieil homme. Il racontait des histoires quand on tirait la porte. Sa parole automatiquement déclenchée par l'ouverture. »

Avec Emmanuelle Pagano, les mots emmènent la vie. Ils la font céder. Et même ils la précèdent. Elle vient de se séparer d'avec son mari. Elle a coupé ses longs cheveux, enlevé ses lunettes. Elle est descendue dans la vallée, un peu à contre gré. Paradoxe. S'enfermer dans la ville pour pouvoir respirer. « Je me suis rendu compte que je changeais. Et j'allais dire surtout mon écriture. Presque une affaire de saisons. Aujourd'hui, je travaille à un roman épistolaire qui parle de l'absence, du corps des hommes... » Sous l'hiver qu'on espère, s'entrent d'invisibles printemps. ■

Xavier Houssin

« Le Guide automatique » est édité par Librairie Olympique, 23 rue Rode, 33 000 Bordeaux, 05 56 01 33 90, info@librairie-olympique.fr, 6 € plus 1,5 € de frais de port, franco de port à partir de trois exemplaires.

Quand l'enfance tue l'enfance

L'encre est une peste mortelle du châtaignier. Des spores en longues fibres propagées par un minuscule champignon qui colonise tout l'arbre. Au milieu de l'été, les feuilles se flétrissent. Les rameaux se dessèchent, les racines noircissent et la couleur de deuil se répand dans le tronc, empoisonnant la sève. Cœur en cendres, poussière floconneuse. Rien ne pourra verdier avant on ne sait quand.

Les *Mains gamines* est sans doute le plus terrible des romans d'Emmanuelle Pagano. Il raconte comment l'enfance tue l'enfance. Ces bois détruits, brûlés, donnent le

paysage. Décor de mauvais conte pour ce qu'on fait, pas loin, d'atrocités garnements. Dans la châtaigneraie, tiens, un peu en haut des vignes ? Sur la bordure d'un des sentiers, caillouteux à couper, qui partent du village ? Non, plus simple que ça. Dans la cour de l'école.

Ça se passe chaque jour d'une longue année scolaire. Les garçons de sa classe de CM2 (« tous, sauf un ») pelotent une petite fille. Malaxée, enfilée, des mains partout dedans. Pas l'âge, à quoi bon... Qu'il est assourdissant quelquefois le silence. De ceux qui n'entendent pas. De ceux qui ne disent rien.

Emmanuelle Pagano nous ramène presque trente ans après cette nauséuse affaire, quand on croit que l'oubli a tout anesthésié. Elle la raconte, à quatre voix, très simples. Une épouse, une mère, une vieille

Les Mains gamines d'Emmanuelle Pagano

P.O.L., 170 p., 15 €.

institutrice, une fillette qui sait que son corps va changer. « J'essaie de me rappeler la liste des femmes, et de m'en faire une autre pour passer le temps et la douleur de mon ventre »,

dit-elle. La souffrance physique, les fatigues. Lourde honte. En moments confondus, tout est à découvrir, tout est à rapprocher.

Emmanuelle Pagano pose les mots, point à point. Et l'on est envahi, émus, doucement emportés par un espoir inattendu. La victime d'autrefois gagne maintenant sa vie en faisant des ménages. Chez ceux qui le savaient, chez ceux qui s'amusent. Mais elle écrit aussi d'étranges poésies. Au noir des arbres morts, elle égratigne l'encre. Se déliant du mal, elle survit. Trois fois rien... ■

X. H.